

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 1 (1978)
Heft: 1

Artikel: Une amitié franco-suisse : Charles Ritter, Ernest et Cornélie Renan : lettres inédites
Autor: Guisan, Gilbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE AMITIÉ FRANCO-SUISSE
CHARLES RITTER, ERNEST ET CORNÉLIE RENAN

Lettres inédites

Charles Ritter appartient à cette famille d'esprits, largement répandue en Suisse romande, plus portés à la réflexion et aux échanges d'idées qu'à leur mise en forme, modestes généralement et souvent peu habiles à la parole, qui laissent après eux moins une œuvre qu'un nom, lequel peu à peu s'efface et s'oublie¹. Pour qu'une personnalité leur soit restituée, il faut alors qu'interviennent les hasards de la curiosité et l'heureuse connivence d'archives où subsiste le témoignage de leur valeur telle que purent la mesurer leurs contemporains. Ceux-ci, pour Charles Ritter, ne furent pas des moindres : Sainte-Beuve, D. F. Strauss, George Eliott, Ernest Renan. Etant de ces lecteurs qui ne gardent pas pour eux l'émotion que leur procure un livre, mais au contraire s'en ouvrent à son auteur, — et cela sans complaisance ni bavardage, par simple obéissance à un élan de gratitude —, c'est par la correspondance qu'il a noué d'abord ces relations. Dans les lettres qu'il adresse à Renan, Charles Ritter va se montrer non seulement un admirateur dévoué, mais un esprit averti, un théologien indépendant, de grande culture historique et philosophique, un serviteur de la pensée allemande qu'il s'appliquera, par des traductions, à faire connaître.

Les échanges entre Renan et Ritter ont été partiellement présentés par Eugène Ritter dans l'ouvrage qu'il a publié en 1911 à la mémoire de son frère². Les lettres de Renan lui-même ont été publiées dans le tome X de ses *Œuvres complètes*³. Celles de Cornélie Renan en revanche sont restées inédites. Elles sont importantes par leur nombre, — une centaine —, et par les années qu'elles recouvrent,

1882-1892, qui sont les dix dernières de l'écrivain. Contraint en effet par ses obligations et ses travaux à limiter son activité épistolaire, celui-ci s'en est remis alors à sa femme pour entretenir une amitié chère à tous deux ⁴. D'où cette correspondance d'un caractère particulier qui livre avec discrétion et une charmante bonne grâce quelques moments de la vie quotidienne et familiale. Charles Ritter y paraît à l'arrière-plan; il n'eût désiré rien d'autre.

¹ Charles Ritter (1838-1908), élève d'Amiel entre 1856 et 1858; études de théologie; séjours en Allemagne entre 1862 et 1866; mettant en doute le surnaturel, renonce au pastorat; maître de français et de latin au Collège de Morges entre 1866 et 1879; doit renoncer à l'enseignement en raison d'une surdité croissante.

² Eugène Ritter, *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*. Choix de lettres 1859-1905, Librairie Payot, Lausanne, 1911.

³ Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Edit. Calmann-Lévy, 10 vol., 1947-1961.

⁴ Les correspondances en question sont déposées au Département des Manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève et appartiennent au Fonds Charles Ritter:

Le dossier N° 2601 comprend 39 lettres adressées par Renan à Charles Ritter entre 1869 et 1885;

Le dossier N° 2604 contient 95 lettres envoyées par Charles Ritter à Renan entre 1868 et 1892;

Le dossier N° 2605 se compose de 100 lettres de Cornélie Renan à Charles Ritter, écrites entre 1882 et 1894, à l'exception d'une seule, qui date du 24 février 1879.

Cinq lettres de Charles Ritter à Renan, écrites entre le 20 septembre 1870 et le 17 mai 1871, se trouvent aux Archives Ernest Renan, rue Chaptal, Paris.

Nous exprimons notre vive gratitude à M. Philippe M. Monnier, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque de Genève, qui nous a communiqué les dossiers genevois, et à Madame Corrie Siohan, qui nous a donné connaissance des lettres restées à Paris. Nous remercions également Mesdames Francine Barthassat et Françoise Fornerod, nos collaboratrices au Centre de recherches sur les Lettres romandes, pour la part qu'elles ont prise à cette publication.

Menthon - Saint - Bernard,
16 septembre, 1882.

Cher Monsieur,

Je ne voudrais pas quitter la Savoie sans vous dire à quel point mon mari et moi nous avons regretté de ne pas vous voir cet été. Nous avons gardé un si bon souvenir de votre visite l'an passé à Talloires que nous espérions que nous aurions encore le plaisir de nous entretenir avec vous de vive voix ; il n'est nul esprit dont mon mari fasse plus d'estime que du vôtre ni personne pour qui il ait plus de goût et d'affection que pour vous. Il y a dans votre manière de le comprendre admirablement et de sentir toutes les délicatesses de son âme quelque chose qui me touche, pour ma part, bien profondément ; c'est vous dire que nous vous désirions de tout notre cœur.

Et puis, la cause de votre abstention est si pénible qu'il semble que l'on doive rendre en affection à ceux que l'on aime ce que la rigueur du sort leur enlève des biens de ce monde. L'année dernière, cependant, nos conversations n'ont paru, ni à mon mari ni à moi, se ressentir de la cause qui vous a tenu loin de nous cette année-ci¹. Laissez-nous donc espérer que en 1883, nous aurons de nouveau la vive satisfaction de vous voir à Paris, ou ailleurs.

Bientôt, nous allons quitter Menthon, où nous avons passé deux mois assez agréables ; vous connaissez le pays, vous savez qu'il est plaisant et doux quand le soleil brille ; notre installation rustique nous convenait assez bien, et surtout nous avons eu un voisinage qui nous a donné toutes les jouissances du cœur et de l'esprit. M. Berthelot est venu comme nous louer une maison dans ce village pendant les vacances, et lui et M. Taine nous ont rendu notre séjour ici tout-à-fait charmant². Mon mari a beaucoup travaillé ; il a terminé ses Souvenirs d'enfance qui feront un long article dans la *Revue des Deux Mondes* ; c'est le récit de son séjour au séminaire Saint-Sulpice et de la décision qu'il prit en 1845 de renoncer à l'état ecclésiastique. Il a ébauché ensuite le plan de son histoire du peuple d'Israël, enfin, il vient de commencer une œuvre analogue, pour la forme, à Caliban et à l'Eau de Jouvence, et qui sera intitulée « le Prêtre de Némi »³. Malheureusement, les pluies incessantes que nous avons ici depuis quelque temps ont amené avec elles une attaque de rhumatismes qui assombrit notre vie en ce moment. Dès qu'elle permettra à mon mari de se mouvoir aisément, nous reprendrons le chemin de Paris.

Nous avons eu ici quelques visites intéressantes, celle de M. Maspero⁴ qui nous a raconté les affaires d'Egypte avec une compétence chèrement payée par lui, et par sa jeune femme ; en ce moment nous

avons celle de M. Vera ⁵, un hégélien convaincu, professeur à l'Université de Naples. Tout cela ne nous console pas de n'avoir point eu la vôtre.

Vous avez trop d'amitié pour nous tous, cher Monsieur, pour que je ne vous fasse pas part d'un événement de famille qui nous a fort préoccupés depuis le mois de juin. Notre fille est fiancée à un jeune homme qui a pris pour elle un sentiment si profond que nous n'avons pu nous refuser à l'accepter comme gendre. C'est, dans toute la force du terme, un mariage d'inclination, mais, à notre avis, ce sont les seuls bons, les seuls possibles pour toute âme délicate. Le fiancé de ma fille, M. Psichari, est de race grecque, mais il est naturalisé français ⁶. Il est agrégé de l'Université ; seulement, ayant une modeste fortune qui lui permet l'indépendance, il n'entrera pas dans l'enseignement actif et il préfère s'occuper de travaux personnels ; il a un bon esprit studieux, sérieux ; trois ans passés en Allemagne l'ont initié à la culture allemande et lui ont appris à travailler. Nous sommes très-heureux de ce mariage qui convient aux goûts de vie intérieure et simple de notre enfant. Il se fera probablement au milieu de novembre.

Mon mari n'a pas renoncé à ses projets de voyage en Orient, au contraire ; il les a seulement ajournés par suite du mariage de sa fille et des événements d'Egypte. Maintenant, nous pensons que nous pourrons nous mettre en route pour le Caire vers le mois de mars prochain. Les Anglais vont mettre un peu d'ordre dans ce malheureux pays et probablement tout sera apaisé le printemps prochain. Du Caire, mon mari organisera sa course au Mont Sinaï. Puis, nous irons en Palestine et en Syrie. Quoique ce voyage ne soit pas sans soulever des objections de plus d'une sorte, je sens qu'il sera, s'il peut s'accomplir sans accident, si désirable pour mon mari au point de vue de ses travaux et de sa santé, que je ne puis hésiter à lui en faciliter l'exécution en l'accompagnant. Mon fils aussi viendrait avec nous. Mais tout cela est encore dans l'inconnu de l'avenir.

Mon mari me charge pour vous de ses plus affectueux compliments, la famille et la colonie de Menthon en font autant. N'oubliez pas votre bonne promesse de venir nous voir l'année prochaine et croyez aux sentiments d'amitié dont je vous renouvelle ici l'assurance

Cornélie Renan

¹ Ritter souffrait de surdité. Il écrivait à ce propos à Renan, le 8 août 1882 :

« Cet état, comme je l'écrivais naguère à Madame Renan, n'a fait qu'empirer depuis une année et m'a forcé à renoncer de plus en plus à toute vie sociale, la causerie à deux ou trois étant la seule chose dont je sois encore capable, et cela même non sans effort et fatigue. Vous ne sauriez croire, cher Maître, quelle somme de philosophie naturelle et acquise les sourds doivent posséder pour être,

je ne dis pas aimables, cela est tout à fait hors de leur portée, mais à peu près supportables. [...] Ils se croient insultés si on leur parle trop haut, ils s'irritent si on leur parle trop bas, ils sont toujours inquiets, mécontents, agités. Que si, à force de réflexion et d'attention sur eux-mêmes, ils évitent de tomber dans ces grossiers défauts, ils sont un peu moins ridicules, mais ils ne sont guère plus heureux, car assister à une conversation dont on ne saisit que des bribes est une des formes de ce que Schopenhauer appelle avec raison *der höchste geistige Schmerz*. Je ne vois de remède à cela que l'abstention. »

² Marcelin Berthelot (1827-1907), chimiste et homme politique, professeur au Collège de France dès 1865. Renan a fait sa connaissance dans la petite pension où il s'est installé en octobre 1845 après avoir quitté le Grand Séminaire de Saint-Sulpice :

« Parmi les élèves, il y en avait un qui, à raison de ses succès et de son avancement, occupait un rang à part dans la maison. Il avait dix-huit ans, et déjà l'esprit philosophique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai, la sagacité d'invention, qui plus tard devaient rendre son nom célèbre, étaient visibles pour ceux qui le connaissaient; je veux parler de M. Berthelot. Ma chambre était contiguë à la sienne, et, dès le jour où nous nous connûmes, nous fûmes pris d'une vive amitié l'un pour l'autre. Notre ardeur d'apprendre était égale; nos cultures avaient été très diverses. Nous mîmes en commun tout ce que nous savions [...] » (*Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Ed. Armand Colin, Paris, 1959, pp. 189-190).

C'est par l'intermédiaire de Sainte-Beuve, semble-t-il, que Renan a fait la connaissance de Taine, chez le prince Napoléon. Outre les rencontres parisiennes, les deux écrivains se verraient fréquemment au bord du lac d'Annecy, où ils aimaient à passer l'été.

³ Ce « long article » fut publié en deux fois: « Le Séminaire de St. Sulpice » parut le 1^{er} novembre 1882, et « Premiers pas hors de St. Sulpice » qui terminait la publication dans la *Revue des Deux Mondes* des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, le 15 novembre 1882.

Le Prêtre de Némi sera publié le 18 novembre 1885 chez Calmann Lévy.

⁴ Gaston Maspero (1846-1916), égyptologue français, fut, dès 1880, directeur du musée Boulaq à la suite de Mariette et directeur général des fouilles et antiquités de l'Égypte. Bien qu'intéressé surtout par les questions religieuses, il a abordé tous les problèmes que pose l'archéologie de l'ancienne Égypte. Il a écrit notamment une *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* (1894-1899), des *Essais sur l'art égyptien* (1912), des *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes* (1893-1912).

⁵ Augusto Vera (1813-1885), philosophe italien, qui professa au Collège de France. Disciple de Hegel, il écrivit entre autres un ouvrage sur *L'Hégélianisme et la philosophie* (1861) et donna des traductions d'Hegel en italien.

⁶ Jean Psichari (1854-1929), philologue et écrivain français, a écrit plusieurs ouvrages de philologie: *Essais de grammaire historique néo-grecque* (1886-1889), *Études de philologie néo-grecque* (1892). En Grèce, il fut le promoteur de l'emploi de la langue démotique en prose littéraire.

En 1925, il publia sur Renan un livre intitulé *Jugements et Souvenirs*, Les Editions du Monde moderne, Paris.

Paris, 6 février, 1883.

Cher Monsieur,

Voici longtemps que je veux vous remercier de vos aimables lettres du mois dernier et vous donner des nouvelles de mon mari et de mes enfants. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que la liberté d'esprit, plus encore que le temps matériel, manque dans nos existences parisiennes. Ce soir, j'interromps la lecture que je faisais du *Journal intime d'Amiel*, pour vous parler des projets, des travaux, de la santé de mon mari ; les sentiments d'affectueuse admiration que vous m'exprimez pour lui me vont au cœur, vous le savez. C'est donc un vrai plaisir pour moi que de causer de lui avec vous. L'hiver n'est pas la saison où mon mari travaille avec le plus de tranquillité. Il travaille beaucoup, cependant ; mais il est dérangé par mille occupations, par ses cours du Collège de France, par ses deux Académies, par sa bonté même qui le fait céder aux sollicitations du monde¹. Malgré cela, il ne perd pas une heure. En ce moment, il achève de réunir en un volume ses *Souvenirs d'enfance*. Cela lui a pris beaucoup plus de temps qu'il ne le supposait. Cette juxtaposition d'articles écrits à de longs intervalles l'oblige à des remaniements très-déliés et très-difficiles ; il y avait des répétitions d'idées et de développements à supprimer ou à fondre entre elles qui lui ont coûté beaucoup de travail. Il y a longtemps déjà que j'ai copié la préface qui aura une quinzaine de pages, et le volume paraîtra le mois prochain². L'*Index* a été fort retardé par des causes toutes matérielles. A la façon dont mon mari l'a entendu, d'ailleurs, c'est un travail considérable ; vous y verrez comme le résumé, la carcasse, de l'œuvre tout entière, l'*Index* portant sur les idées énoncées autant que sur les noms. *L'Histoire du peuple d'Israël* attend que tout cela soit fini pour prendre la première place sur la table de travail. Mon mari compte beaucoup sur l'été pour ébaucher l'ensemble de l'ouvrage. Récemment, il a fait une petite conférence au cercle historique S^t Simon, qui a été publiée dans la Revue de M. Yung et que je vous envoie ; le sujet qu'il y traite se rattache directement à ses idées de tolérance religieuse³.

Au milieu de tant de travaux différents, la santé de mon mari a été excellente ; jamais il ne s'est mieux porté et n'a été plus en train. Les rhumatismes me paraissent s'être usés plutôt que guéris ; l'essentiel est qu'ils ne troublent plus l'existence.

Et vos grands projets de lointains voyages, me direz-vous ? Nous devions, en effet, partir au printemps, mais tous les renseignements que nous recevons d'Égypte nous présentent le pays comme trop

bouleversé encore pour que l'on puisse voyager. Or, c'est à l'Egypte surtout que mon mari tient, à la presqu'île du Sinaï. On trouverait difficilement en ce moment le concours matériel nécessaire de la part des gens du pays. Il faut donc forcément attendre que tout cela soit un peu calmé. Ce n'est pas que mon mari renonce à son dessein ; vous connaissez la fermeté avec laquelle il conduit sa vie. Il ira donc encore en Orient, et je l'y accompagnerai ; mais pour que ce voyage soit fructueux, il faut attendre que les circonstances extérieures reviennent telles qu'elles ont été jusqu'à l'année dernière. Nous espérons que vers le mois de novembre, ou, au plus tard, au printemps de l'année prochaine, nous pourrons nous mettre en route. Une autre cause encore nous retient, la santé de ma fille. Quoique se portant aussi bien que possible, nous ne pourrions la quitter cet automne. Cela est une grande cause de joie et de préoccupation pour nous. Nous sommes d'ailleurs bien heureux de la voir aussi heureuse qu'elle l'est elle-même. La destinée a répondu en cela à nos vœux. Nous ne désirions pour notre enfant ni un mari possédant une grande fortune, ni un mari ayant déjà acquis une renommée littéraire ; nous avons trouvé ce que nous souhaitions, une nature aimante et délicate, un esprit cultivé et modeste, consciencieux. Nous aimons et nous aimerons de plus en plus ce jeune homme comme notre fils ; il aime et vénère mon mari avec passion. Je me laisse aller à vous dire tout cela, cher Monsieur, parce que je sais combien tout ce qui touche à mon mari vous intéresse.

Nous avons reçu vos envois avec grand plaisir. Mon mari vous remercie de votre excellente traduction de Biedermann ; il trouve que l'on ne peut pas mieux traduire que vous ne le faites⁴. Pour ma part, j'ai lu avec agrément les nouvelles fribourgeoises que vous avez éditées. Comme à vous, elles m'ont paru fines et naturelles ; il y a là une simplicité qui charme⁵.

M. Hornung a envoyé à mon mari le *Journal* d'Amiel ; vous m'aviez donné jadis un volume de vers de lui que j'ai beaucoup goûtés⁶. J'ai déjà lu la moitié du volume du *Journal*, mais j'ai besoin de reprendre cette lecture pour la mieux comprendre et je compte le faire cet été, quand la vie, matériellement parlant, sera moins agitée qu'elle ne l'est à Paris. Il me semble qu'il lui a manqué précisément un peu de cette agitation, et surtout comme vous le dites très bien, le grand milieu intellectuel de Paris ; il lui a peut-être manqué aussi la nécessité de faire effort qui aurait pu produire beaucoup sur un homme de cette valeur. Il y a des pensées bien justes et bien fines, d'une grande valeur morale.

Songez-vous toujours au petit voyage à Paris dont vous nous aviez donné l'espoir ? Personne plus que nous ne serait heureux qu'il en fût ainsi et je suis sûre que vous en jouiriez aussi. Nous passerons l'été probablement dans le voisinage (pas trop immédiat) de

Paris avec nos enfants. Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés auxquelles je joins les miennes

Cornélie Renan

¹ Membre de l'Académie des Inscriptions dès 1856, Renan est entré à l'Académie française en 1878. Et en juin 1883, il deviendra administrateur du Collège de France.

² Les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* paraîtront en volume en avril 1883.

Charles Ritter, qui connaît déjà les *Souvenirs* par les textes publiés en revue, écrit à Renan le 30 avril 1883:

« Je dois vous avoir déjà dit à plusieurs reprises ma prédilection pour ce livre entre tous vos livres, parce que c'est celui où vos disciples vous trouvent le plus vous-même, rencontrent le mieux un maître respecté et tendrement aimé. [...]

La préface, toute nouvelle pour moi, m'a bien vivement ému par la beauté poétique de certains passages, et par les vues hardies et neuves qui sont la signature de vos écrits. Cette défense de l'américanisme est bien imprévue dans votre bouche et bien spirituelle. Mais que vous avez raison d'avertir les gens à tempérament conservateur (j'avoue que je suis de ce nombre [...]) de la puérilité et de l'inutilité de leurs regrets ! »

³ Conférence prononcée le 27 janvier 1883 sur le sujet « Le judaïsme comme race et comme religion » (*Œuvres complètes*, t. I, pp. 925-944).

Eugène Yung est alors directeur du *Journal de Lyon* et de la *Revue politique et littéraire*.

⁴ *Strauss et la théologie contemporaine*, par E. Biedermann (1819-1885); traduit de l'allemand par Ch. Ritter; tirage à part d'un article de la *Revue de théologie et philosophie*, 1882.

⁵ Pierre Sciobéret, écrivain fribourgeois. Ses *Scènes de la vie champêtre*, publiées à Lausanne en 1882, ont été réunies par les soins de Ch. Ritter.

⁶ Joseph Hornung (1822-1884), professeur d'histoire littéraire à Lausanne, puis de droit public et pénal à l'Académie de Genève, ami d'Amiel et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

L'ouvrage qu'il envoie à Renan est le premier tome des *Fragments d'un Journal intime*, précédés d'une étude d'Edmond Scherer, Georg, Genève, 1882. Le second tome paraîtra en 1884.

Il Penseroso, poésies-maximes, Genève, 1858.

Sur Amiel, Ritter s'exprime en ces termes dans une lettre adressée à Renan le 30 avril 1883:

« Quel dommage que M. Amiel n'ait pas fait comme MM. Ed. Scherer, V. Cherbuliez, M. Monnier, n'ait pas cherché à marchander sa juste place dans la haute société littéraire de Paris ! Amiel avait moins de talent, à quelques égards, que les trois écrivains que je viens de nommer, mais pour la hauteur de l'intelligence, pour l'étendue d'esprit, pour la culture philosophique, il était au moins leur égal. [...] Amiel avait été mon maître à l'Académie de Genève, et j'étais resté un de ses fidèles et reconnaissants disciples. »

Paris, 27 février, 1884
Collège de France.

Je vous suis bien reconnaissante, cher Monsieur, de votre lettre si affectueuse du 16 février. Il me semble que je sens votre tendre sollicitude, votre admiration éclairée pour celui qui m'est si cher planer sur notre vie et nous suivre tous avec le plus vif et le plus amical intérêt. Comment ne serais-je pas heureuse de causer avec vous de ce qui remplit notre existence ?

En ce moment, nous traversons une épreuve assez pénible. Mon mari a été pris depuis la fin de décembre de ses vieilles douleurs rhumatismales ; parfois la crise a été assez aiguë, jamais elle n'a disparu entièrement ; tantôt, c'est un membre, tantôt, c'est un autre qui est atteint, et cela change plusieurs fois par jour ; ce qui ne change pas, c'est l'état général et l'incapacité de se délivrer du mal. Depuis le jour où mon mari a été voter pour M. About¹ jusqu'à jeudi dernier, nous avons cru à une guérison progressive, puis est venu un rhumatisme au bras, un autre dans les muscles de la poitrine, toutes les misères du monde.

Cependant, il n'y a en tout cela, Dieu merci, aucune cause d'inquiétude ; ce sont des douleurs en quelque sorte superficielles ; il n'en est pas moins affligeant de voir une vie si noble et si utile entravée par cela. Mon mari travaille dès qu'il le peut, mais trop souvent de longues journées et de longues semaines se passent sans qu'il ait pu rien faire. La correction de son volume de *Mélanges* est très-avancée, et la préface est faite, préface délicieuse, car il est maître en cet art² ; les travaux de l'Académie, du *Corpus* des inscriptions sémitiques l'ont beaucoup occupé aussi.

Notre séjour au Collège nous plaît beaucoup. L'administration est peu de chose et convient à mon mari qui aime l'ordre en toute chose ; nous nous sommes fait un cercle un peu plus étendu que celui de l'intimité ; tous les vendredis soirs une trentaine de personnes se réunissent chez nous ; les autres soirs, nous sommes assez mondains (quand le rhumatisme le permet) ; cela repose mon mari ; mais c'est une mondanité choisie et toute de petites réunions. Mon mari y cause beaucoup, avec une profondeur et un éclat incomparables ; je voudrais une sténographie cachée qui nous gardât ces échappées si lumineuses, et, tout en l'écoutant, je regrette ces trésors perdus. Dans sa jeunesse, il était le plus silencieux des hommes.

Le rhumatisme, auquel il faut toujours revenir, puisqu'il est le tyran de notre vie, menace de nous troubler, et de nous faire partir au plus tôt pour le pays du soleil. Il ne serait pas impossible que dans une dizaine de jours nous partions pour quelque'endroit de la Provence, au bord de la mer. Cela serait raisonnable au point de vue

de la santé ; mais je crains bien qu'une fois le départ possible, mon mari ne soit pris d'une rage de travail et ne veuille plus l'effectuer. Toujours il pense à cette expédition du Sinaï qui le tente si fort ; on dit qu'il y a été récemment des voyageurs anglais ; malgré cela, je tremble un peu quand je vois les idées de mon mari se porter de ce côté. Que nous allions en Provence au mois de mars ou que nous attendions jusqu'en octobre, nous passerons encore cet été aux environs de Paris avec nos enfants³. Notre petit fils est un ravissant baby très-bien portant ; cette année ne s'écoulera pas sans que nous soyons doublement grand père et grand mère. Je vous envoie la photographie de notre gendre, en vous remerciant de l'avoir désirée et quoiqu'elle ne soit pas bonne. Jean était certainement destiné par une Providence miséricordieuse à être le gendre de mon mari, car cette situation, qui avait bien ses difficultés, il la remplit de telle manière que mon mari chérit ce nouveau fils et fait cas de son esprit à un degré extrême.

Ce que vous me dites de ce pauvre Flaubert que j'ai beaucoup connu et de M. Paul Bourget que je vois quelquefois m'a beaucoup frappée. Tous deux sont, à des degrés divers, des malades de la maladie de notre temps, la littérature. Flaubert, que j'aimais pour ce qu'il était et non pour ce qu'il voulait paraître, a usé ses forces physiques et morales à résoudre cet inutile problème de créer un art littéraire, où il n'y aurait rien d'individuel, ni rien d'élevé, ni rien d'intéressant, ni rien de vivant et qui ne poursuivrait le but, une fois tout cela élagué, que de l'arrangement des mots et de la sonorité des syllabes. N'est-ce pas la folie de l'ascétisme en littérature, ou plutôt de l'impuissance ? On dirait des gens qui s'enivrent en portant à leurs lèvres une coupe vide. Une fois, dans *Madame Bovary*, Flaubert consentit à regarder la nature en face ; c'était une laide et triste nature, certes, mais enfin, l'étude avait de la force et de la vie ; par une étrange lubie, il ne pouvait supporter qu'on lui parlât de cet ouvrage. *Salammbô* et la *Tentation de St Antoine* ont été le résultat d'une science réelle dissimulée sous un style trop coloré. Nous avons vu les étudiants de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg réfugiés à Paris s'enthousiasmer pour la peinture des hérésies dans la *Tentation*. Mais Flaubert avait l'esprit excessif en tout. Quand il voulait être ennuyeux (et il le voulait être souvent) il écrivait l'*Education sentimentale* ou *Bouvard et Pécuchet*. C'était un grand enfant malade, une âme honnête, un cœur loyal — et un raté en littérature. M. Paul Bourget ne s'égarera jamais autant, mais il a le tort de croire au style pour le style. Un jour, il demandait à mon mari comment l'on devait s'y prendre et comment il s'y était pris lui-même pour écrire. « Il faut d'abord avoir quelque chose à dire », répondit mon mari, ce qui ne laissa pas que d'étonner et de désappointer un peu M. Bourget. Et c'est en effet ce qui manque le plus à cette école,

c'est d'avoir quelque chose à dire. Comme il arrive souvent, elle voudrait faire passer son impuissance pour une supériorité. On dit n'importe quoi, mais on le dit si bien ! Et c'est ainsi que Stendhal, ou M. Taine paraissent égaux à ces critiques qui lisent un livre comme on regarderait une tapisserie que l'on voudrait reproduire, en examinant à l'envers et à l'endroit comment le point est fait.

Mais je me laisse entraîner, cher Monsieur, et je ne vous ai pas dit encore combien mon mari et moi nous regrettions la détermination que vous avez prise de ne pas venir à Paris cet hiver. Nous aurions eu tant de plaisir à vous voir ! je suis sûre que dans le tête-à-tête, nous aurions toujours pu échanger nos idées. Mon mari me charge de vous dire combien il eût été heureux de recommencer ou plutôt de continuer les conversations de Lausanne et celles de la Savoie ; et nous voulons toujours espérer qu'un jour vous arriverez parmi nous ou que nous pourrons aller vous trouver.

M. Taine est encore à Paris en ce moment ; en hiver, il travaille peu à son grand ouvrage, mais son prochain volume (qui sera intitulé, je crois, la Conquête jacobine) paraîtra à la fin de cette année⁴. Il s'est très bien porté cette année, après avoir été très souffrant de fatigues de tête qui l'empêchaient de travailler. Bientôt, M^{me} Taine et lui vont aller retrouver leur joli petit lac d'Annecy, au bord duquel nous avons passé avec vous des heures si charmantes.

Je serai bien intéressée, j'en suis sûre, par le second volume du *Journal intime* d'Amiel. J'ai à la fois une vive sympathie pour cette nature profonde et délicate et un peu d'impatience de voir qu'il a manqué si peu à cet esprit qui avait reçu tant de dons et que ce peu lui a tant manqué !

Donnez nous bientôt de vos nouvelles, cher Monsieur ; je vous envoie les meilleures amitiés de mon mari auxquelles je joins pour vous mes sentiments les plus affectueux.

Cornélie Renan

Je crois bien que nous partirons la semaine prochaine pour le midi, mon mari se remettant trop lentement. Nous resterions environ trois semaines absents.

¹ Edmond About (1828-1885), journaliste et écrivain, fut élu à l'Académie française en 1884.

² *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, paru le 9 juin 1884.

³ Les Renan passeront l'été à Bellevue (Seine-et-Oise).

Le petit-fils en question est Ernest Psichari, né le 27 septembre 1883. Il aura une petite sœur le 30 septembre 1884, Euphrosyne, qui deviendra M^{me} Henriette Psichari.

⁴ *La Conquête jacobine*, deuxième tome de *La Révolution* qui fait suite dans les *Origines de la France contemporaine à L'Ancien Régime*, parut en mai 1881. Le volume dont parle Cornélie Renan doit être *Le Gouvernement révolutionnaire*, tome troisième de *La Révolution*, qui sortit de presse en novembre 1884.

Rosmapamon, par Perros,
Côtes-du-Nord,

ce 17 juillet, 1885.

J'ai voulu attendre, cher Monsieur, le moment de notre complète installation en Bretagne pour vous remercier de vos aimables lettres et vous donner des nouvelles de mon mari et de nous tous. C'est toujours un grand plaisir pour moi que cette correspondance avec un esprit tel que le vôtre. Nul ne comprend mieux que vous la personne qui m'est la plus chère, nul n'a eu une plus vive et plus parfaite intuition de ce que son âme a de grand ; vous saisissez toutes les nuances de son art et surtout vous l'aimez, vous aussi. Je suis donc à l'aise pour vous parler de lui ; je sais que vous me lirez avec sympathie et je vous écris avec amitié.

L'hiver a été assez clément pour la santé de mon mari ; le rhumatisme n'est pas venu interrompre son activité. La seule chose que je regrette, peut-être à tort, c'est que la multiplicité de ses fonctions et de ses occupations diminue tellement la part du travail personnel que ses grandes œuvres doivent dormir dans leurs cartons jusqu'à l'été. Mais parfois, je me dis, pour me consoler, que cette vie repose le cerveau. Pendant l'hiver, d'ailleurs, mon mari consacre presque toutes ses heures de travail au Recueil des inscriptions sémitiques dont l'Académie s'est chargée¹. Maintenant, l'histoire du peuple d'Israël a repris ses droits exclusifs et avance rapidement ; le prêtre de Némi paraîtra en octobre. Vous ai-je dit que l'année dernière, fatigués de planter notre tente de côté et d'autres, nous avons loué, pour six années, une maison de campagne en Bretagne, auprès de la ville natale de mon mari ? Nous y voici installés depuis une quinzaine de jours. Rosmapamon est une solitude absolue ; c'est une maison de plaisance enclavée dans un vaste domaine, dans une région verte et boisée, tout au bord de la mer. De ma fenêtre, je vois, au travers des arbres au feuillage léger qui bordent le jardin, la vaste mer, aux aspects variés et grandioses. A droite et à gauche, des bois, des champs de blé, de jolis petits plis de terrain, la vraie campagne. La maison est confortable ; c'est un « home » où j'ai apporté beaucoup de livres pour que nous nous y sentions chez nous.

La seule « nuisance » sera causée par quelques visites de province, mais l'éloignement de Rosmapamon les rendra rares.

Nous vivons ici tous réunis, jouissant de la douce vie en commun. Mon fils est revenu d'Orient, il y a un mois, rapportant de son long voyage tous les fruits que j'en espérais pour lui² et comblant le vide bien grand que son absence nous avait laissé. Sa gaieté est notre rayon de soleil et j'étais plus attristée que je ne voulais le dire de cette séparation. Enfin, nous voici tous sous le même toit. Ma fille et son mari, ses enfants passent l'été avec nous. Les petits enfants sont enivrés de la joie que donnent la liberté et le grand air. Travailler, vivre en paix, c'est là tout ce qu'il y a de sérieux en ce monde.

Ce qui me rend heureuse ici, c'est que mon mari est enchanté d'y être. Cette maison, il l'a vue et choisie l'an dernier quand il a passé quelques jours dans son pays ; c'est là la raison la meilleure pour qu'elle me plaise aussi. Il s'y porte étonnamment bien. Ici, il a retrouvé le plaisir et la possibilité de marcher perdus pour lui depuis si longtemps. Chaque jour, nous faisons de grandes promenades, tout en causant. Je voudrais souvent pouvoir saisir sur le vif ces conversations si pleines de hautes pensées, de vues si hardies, de poésie. C'est à vous que je les enverrais certainement.

Une seule chose pourrait nous rendre Rosmapamon plus agréable qu'il ne l'est, c'est d'y avoir la visite d'un tout petit nombre d'amis, au nombre desquels vous êtes au premier rang, comme vous le savez. Je vois d'ici vos protestations, mais je sais que, malgré tout, nous vous rendrions heureux, et c'est pourquoi je souhaiterais que ce rêve puisse devenir une réalité.

Mon mari me prie de vous dire que s'il n'a pas répondu tout de suite à la lettre que vous lui avez écrite pour le consulter sur le choix d'un successeur à donner à M. Marc-Monnier, c'est qu'il n'avait personne à vous recommander³. (Je voulais vous le dire plus tôt ; excusez-moi de ne pas l'avoir fait.) On a sans doute consulté M. Gaston Paris, la personne la plus compétente en ces matières. Nous avons su qu'on avait proposé cette chaire à Monsieur Morel-Fatio qui n'a pas pu l'accepter. C'est dommage, car c'est un homme de talent et de savoir étendu.

Je suis sûre que quand vous verrez le premier volume de l'histoire du peuple d'Israël, vous serez tout-à-fait content⁴. Les quelques regards que j'ai pu jeter sur le manuscrit m'ont éblouie, transportée. Jamais cette merveilleuse aisance, cette simplicité dans les plus hautes questions n'ont été aussi extraordinaires, jamais l'érudition et l'art ne se sont mêlés avec plus de bonheur, jamais il n'y a eu plus d'ampleur dans le style... Mais je m'arrête après avoir fait, moi aussi, ce que vous appelez votre *Herzenserleichterung*. Il n'y a qu'à vous que j'ose parler ainsi de mon mari comme si j'étais une admiratrice étrangère... J'ai confiance dans votre bienveillance, dans votre esprit

sérieux et profond qui comprend les sentiments aussi profonds et aussi sérieux que les miens ; par-dessus tout, j'ai confiance en votre amitié.

Je vous transmets les meilleures amitiés de mon mari et vous prie de ne pas oublier que nous espérons tous deux que vous nous donnerez bientôt de vos nouvelles.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux

Cornélie Renan

¹ *Recueil des Inscriptions sémitiques*. Cette vaste entreprise, qui occupait plusieurs académiciens, fut commencée en 1867, sur une proposition de Renan, qui fut chargé « du côté philologique et de la rédaction des notices ». Le premier tome parut en 1881, première partie; en 1889 pour la deuxième partie.

² Cornélis Ary Renan (1857-1900), peintre, souvent inspiré par l'Orient.

³ Ritter avait écrit à Renan, le 1^{er} juin 1885, en lui demandant de lui signaler un éventuel successeur à Marc-Monnier, pour la chaire de littérature française de l'Académie de Genève. Ce fut finalement Edouard Rod qui fut nommé.

Alfred Morel-Fatio (1850-1924), historien, professeur au Collège de France en 1907, auteur de travaux sur la littérature espagnole.

⁴ Le volume ne sortira qu'en 1887.

Rosmapamon, par Perros-
Guirec (Côtes-du-Nord)

ce 8 septembre, 1886.

Cher Monsieur et ami,

Je ne vous ai pas encore remercié de votre bonne lettre du mois de juillet, et cependant je l'ai lue et relue avec un intérêt des plus vifs. La sympathie rend si douces ces causeries sur les choses du cœur et de l'esprit qu'il faut bien que j'aie eu peu de liberté en ces derniers temps pour ne m'être pas donné encore le plaisir d'y répondre. Mais la liberté est un don qui nous a été mesuré avec parcimonie. Cet été n'a pas ressemblé pour moi à celui de l'année dernière, ou à notre délicieux séjour de Villeneuve. Beaucoup d'amis sont venus nous visiter ; la vie laborieuse de mon mari n'en a pas été troublée, mais notre genre d'existence en a subi des modifications.

Or, Rosmapamon me plaît beaucoup plus avec son caractère solitaire. Si c'est un blasphème contre l'amitié, que l'amitié me le pardonne, mais je suis peu faite pour recevoir plusieurs personnes avec autant de plaisir qu'une seule. Il me semble que le grand charme de l'amitié est d'entrer dans les pensées de l'ami que l'on a près de soi, de lui parler de ce qui l'intéresse et de s'y intéresser autant que lui-même. Comment le faire simultanément avec des personnes de goûts divers ? Il faut alors avoir recours à la banalité, et la banalité, même aimable, est essentiellement fatigante. Nous voici cependant de nouveau en possession indisputée de nos landes d'ajoncs incultes, de notre grève déserte comme aux premiers jours de la création. J'en jouis beaucoup ; les bois me semblent plus charmants, les eaux plus fraîches et les prés plus verts.

Mon mari a repris avec moi ses promenades de l'après-midi qui sont assurément le moment le plus heureux de ma vie. Nous causons de tout ce qui occupe sa pensée, de ses travaux, de nos amis, de ses vues si hautes. Jamais la sérénité et la vérité qui sont en lui n'apparaissent plus clairement. Sa santé continue à être bonne. Le repos qu'il a goûté à Villeneuve pendant ces vacances de Pâques, qui ont été pour nous une si bonne période, lui a été excellent. Aussi le travail aimé s'en ressent-il. Maintenant, les trois volumes qui formeront la partie essentielle de l'Histoire du peuple d'Israël sont établis, composés, rédigés. En ce moment, mon mari reprend le premier pour le donner à l'impression vers la fin de cette année. Il a préparé aussi deux articles pour la *Revue des Deux Mondes* sur la Législation juive¹ ; je dois les copier incessamment. C'est un de mes plus grands plaisirs que de copier les œuvres de mon mari ; c'est mon privilège le plus cher. Je suis reconnaissante à ce pays de convenir si bien à sa santé et à ses goûts. Je lui vois plus de confiance en l'avenir pour lui-même, plus d'activité que jamais. Cette activité nous fait rêver de nouvelles excursions, qui, je l'espère, nous rapprocheront encore de vous. Il m'a semblé, au mois d'avril dernier, que je n'avais jamais vu la Suisse, tant l'impression que j'en ai eue était différente des autres ; je l'ai comprise enfin dans toute sa majestueuse beauté. Souvent, en la voyant, je pensais à l'Italie que j'allais voir et que j'aimais tant. Cette fois, je l'ai regardée et je l'ai admirée pour elle-même.

Je suis bien aise que vous ayez varié le séjour de Genève par celui de Morges, où vous avez trouvé des amis et la douce gaieté d'une maison pleine d'enfants. L'enfance a des intuitions merveilleuses ; cette jeunesse doit vous aimer d'instinct, comme si elle comprenait votre haute philosophie ; le spectacle de cette inconscience rassérène et fait dire que l'on est bien heureux de vivre sans pensée.

Car aimer, penser et souffrir, c'est vivre, et les heureux sont ceux qui vivent sans s'en douter. Je comprends votre affliction d'avoir

perdu deux amis très-chers, enlevés à votre amitié presque ensemble². On ne refait pas d'amis, l'initiative est rare dans un tel sentiment où nous n'avons guère qu'un droit d'élimination, et chacun de nos amis possède une part de notre âme que nous ne pouvons plus donner à personne quand il nous a quittés. L'être aimé vit dans notre souvenir ; il garde sa place dans cette vie intérieure qui nous absorbe, quoiqu'elle n'ait pas de manifestation matérielle. Mais que ce monde intérieur grandit et se peuple d'esprits qui nous étaient nécessaires, d'amitiés chères et étroites ! Tant de fois, j'ai pleuré à de telles douleurs, que je sens l'étendue des pertes que vous avez faites ; on parle encore à l'ami disparu, mais il ne nous répond plus ! Il faut se serrer contre ceux qui restent, aimer encore plus les objets de son affection, et, comme toujours, travailler à la culture de son esprit, au développement de ses facultés. Mais qui le sait plus que vous qui portez si loin le culte de tout ce qui est beau et vrai ?

Outre la mondanité excessive de Rosmapamon cet été, nous avons une cause de mélancolie qui m'a mise en mauvaise disposition pour écrire. Nos enfants sont partis depuis la fin de juillet pour le voyage qu'ils devaient entreprendre. Quoique les raisons de cette séparation fussent nombreuses autant qu'excellentes, ce n'en a pas moins été une épreuve fort dure. Je suis peu courageuse en présence de ces chagrins causés par l'éloignement des siens ; cependant je n'aurais pas voulu empêcher mon gendre et sa femme d'aller où leurs devoirs les appelaient. Ils sont donc partis, nous laissant un vide extrême et nous quittant eux-mêmes avec un déchirement égal. Nous avons d'eux les meilleures nouvelles ; ils sont à Constantinople chez le père de mon gendre, et ma fille est émerveillée des beautés de la nature orientale et de la vie de ces pays splendides. De son côté, mon gendre travaille beaucoup et je crois que ses travaux philologiques gagneront à ces études faites sur place. Mon mari en est très content et en attend les meilleurs résultats scientifiques. En attendant, nous gardons les deux petits qui font la joie de leurs vieux grands parents.

Connaissez-vous une récente publication de lettres de Lamennais écrites à un vieil ami de Bretagne³ ? Je viens de la lire. C'est un curieux mélange de préoccupations assez singulières à propos de la vie matérielle qu'il trouve chère et inconfortable à Paris, de sentiments violents, de retours amers. Le prix du beurre et l'extermination des rois y alternent ; mais le tout est exprimé dans ce style apocalyptique que j'ai fort admiré dans ma jeunesse et que j'admire encore. Ce ne sont pas les opinions de ces esprits absolus qui sont intéressantes, c'est leur psychologie. Si vous aimez les romans russes, avez-vous lu « Humiliés et offensés », de Dostoïewski⁴ ? Cela est vrai, tendre et profond, mais une tristesse intense, la tristesse slave, trop bien justifiée par l'état social de cette race, y abonde.

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles, cher Monsieur ; nous ne rentrons au Collège de France que le 15 octobre. Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés. Croyez à mes sentiments bien affectueux

Cornélie Renan

¹ « Les Origines de la Bible. La Loi », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} et 15 décembre 1886. Le texte s'en retrouvera dans *L'Histoire du peuple d'Israël*.

² Charles Hornung, décédé en novembre 1884; Aloïs-Emmanuel Biedermann, décédé en janvier 1885.

³ *Lamennais et le baron de Vitrolles*, Correspondance inédite, Charpentier, Paris, 1886.

⁴ *Humiliés et Offensés*, traduit en français par Ed. Humbert, parut en juin 1884. C'était, avec *Crime et Châtiment*, les deux seuls romans de Dostoïewski publiés en français à cette date.

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord)
ce 14 octobre, 1887.

Cher Monsieur,

Nous allons quitter la Bretagne dans quelques jours, et avant de rentrer dans le milieu si agité et si occupé de Paris, je veux vous donner des nouvelles des santés et des travaux auxquels vous vous intéressez avec une affection dont je vous suis profondément reconnaissante. Nous serons au Collège de France le 20 de ce mois. Si bien des raisons impérieuses ne nous rappelaient à Paris, nous aurions aimé à rester encore dans ce pays si salubre à la vie physique et à la vie intellectuelle. Cependant, la mauvaise saison arrive, et sur nos côtes, elle amène des tempêtes et des vents d'une violence inimaginable. Mais nous ne craignons pas cette tristesse de la nature ; quand la mer a un aspect terrible, que de gros nuages bas assombrissent le jour et que des rafales de pluie sont déchaînées, nous aimons cet aspect voilé et profondément mélancolique qui convient si bien au pays. Le froid, en revanche, n'existe guère. Malgré toute logique, ce temps est agréable à mon mari et sa santé s'en arrange très bien ; il y a probablement là l'influence de l'air natal. Jamais, depuis de longues années, il n'a été aussi bien ; il a tant de plaisir à voir la nature de près qu'il prend goût à ses promenades dans le bois. Pour le travail aussi, Rosmapamon est excellent. Mon mari a donné les derniers bons à tirer de son premier volume de l'histoire du peuple d'Israël, et déjà il est plongé dans le second volume. Le

premier paraît le 25 de ce mois, et dans la *Revue des Deux Mondes* de demain, vous trouverez un grand extrait sous le titre David et Saül¹.

L'été s'est bien achevé également pour mes enfants et mes petits enfants. Les aînés déploient depuis quelques semaines une exubérance, une vitalité qui prouvent que la nature se rattrape du temps perdu. Le tout petit lui-même, après nous avoir causé tant d'inquiétude, nous réjouit par son sourire naissant et sa mine de prospérité. C'est bien dommage de renfermer à Paris des petits êtres si heureux de leur liberté.

Je crains bien que l'hiver parisien ne soit fort troublé cette année et que des événements graves ne se préparent ; mais travailler et se serrer autour de ses amis est la seule manière de supporter ces tempêtes. Pour ma part, je fais souvent le souhait de l'auteur présumé de l'imitation de J. C. : « *in angello cum libello* ». Ce que je regrette aussi de la vie de la campagne, c'est le temps de lire ; quant à celui d'écrire à mes amis, je l'ai toujours, car je n'écris qu'aux personnes à qui je suis attachée par une sérieuse affection et j'y trouve trop de plaisir pour ne pas en trouver toujours le moyen.

Je suis bien heureuse des meilleures nouvelles que vous me donnez. J'espère, comme vous, que le mal d'estomac est enrayé et peut-être l'amélioration de la santé générale ne serait-elle pas sans influence sur votre vue. Souvent, les affections de la vue sont causées par la faiblesse, et quand l'ensemble se fortifie, les yeux vont mieux aussi. En tout cas, il ne faut pas les fatiguer.

Je me réjouis avec vous de voir la santé de M^{lle} votre sœur entrer dans une phase plus satisfaisante. La terrible inquiétude que l'on éprouve à sentir atteints et menacés ceux que l'on aime pèse si lourdement sur la vie que j'étais fort attristée de penser que cette douleur était entrée dans votre existence. Les préoccupations que j'ai eues à diverses reprises pour la santé de mon mari, m'ont donné une vive sympathie pour ceux qui éprouvent une peine semblable. A mesure que la vie s'avance, il semble que l'on aime plus les amis que l'on a conservés, que l'on pense davantage à ceux que l'on a perdus, que le cœur s'élargit à toutes les tendresses, en même temps que l'âme s'élève à toutes les beautés. Ces divisions n'existent que dans le langage ; en réalité, c'est la vie morale qui devient plus intense, pour nous consoler de ce que nous perdons en activité matérielle. La vie est bonne, puisqu'elle a des compensations à ses douleurs.

Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés et je vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux.

Cornélie Renan

¹ « Etudes d'Histoire israélite, Saül et David », *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1887.

Rosmapamon par Perros-
Guirec (Côtes-du-Nord)

ce 20 septembre, 1888.

Cher Monsieur,

J'ai un si grand plaisir à lire vos lettres et à vous donner des nouvelles de mon mari et de ses travaux que je suis tout affligée lorsque le temps s'écoule sans que j'aie pu vous écrire. Ces causeries me sont d'un vif intérêt parce que je sais que vous sentez complètement l'œuvre que j'ai vue se faire sous mes yeux avec la plus noble sincérité. Quand je copie quelque page nouvelle de mon mari, je me demande souvent ce que vous en penserez lorsque vous la verrez imprimée, et votre jugement est toujours ce que je savais qu'il serait. J'ai donc été très privée d'avoir été empêchée de vous écrire par mille raisons extérieures. Même à Rosmapamon, on ne fait pas tout ce que l'on veut.

Mon mari, cependant, se porte toujours très bien ; il y a dans son habitude de peu marcher plus d'ennui de perdre son temps à cet exercice que d'impossibilité de s'y livrer. Notre joli pays, heureusement, le séduit assez pour que je n'aie pas trop de peine à obtenir notre promenade quotidienne. Sa force de travail est supérieure à ce qu'elle a jamais été. Le second volume de l'histoire du peuple d'Israël avance. Je suis bien aise que les articles de la Revue vous aient plu¹.

Tout notre petit monde va bien également. Ces petites intelligences qui s'éveillent sont adorables ; le développement se fait d'une manière naturelle et charmante. Les aînés aiment leur grand père avec une nuance de protection tout-à-fait amusante, ils le prennent pour un enfant comme eux. Ils se font raconter des histoires, nous suivent parfois à la promenade, égaient les repas de leur bavardage intarissable. Cela leur sera un doux souvenir, un jour.

Je jouis beaucoup, pour ma part, de cette expansion de vie. Il y a en moi un fond de mélancolie qui a besoin de ce mouvement ; j'éprouve souvent la vérité de ce mot de Sénancour, que je voyais cité dernièrement : « La tristesse fait aussi partie des besoins de l'homme. » Est-il possible qu'il en soit autrement quand on aime des êtres pour la santé desquels on a éprouvé plus d'une inquiétude et quand on réfléchit aux conditions de la vie humaine ? Les maux que l'on ne peut pas guérir, les chagrins que l'on ne peut pas consoler, les misères de tout genre, est-il facile de les oublier ? La vaillance qu'il faut avoir empêche de s'absorber dans ces sentiments, mais ils reparaissent parfois.

J'ai lu *Robert Elsmere*, et c'est une œuvre intéressante au plus haut degré². Avez-vous pu achever de lire les 600 pages de ce gros volume ? J'y suis parvenue sans peine parce que ce livre avait pour moi un intérêt particulier. Le héros de M^{rs} Ward arrive à la lutte entre la foi qui s'éteint et le sens critique qui s'éveille en lui avec une force indomptable, il arrive à ne plus croire au surnaturel, sans perdre le sentiment religieux. C'est la lutte que peignent les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, et qui s'est livrée dans une âme que j'ai connue et aimée après la victoire de la vérité. Plus qu'une autre, peut-être, *Robert Elsmere* m'intéressait directement. Les incidents sont différents, le fond est le même, les attaches de la vie antérieure sont aussi puissantes et il est aussi dur de se séparer de croyance d'une mère chérie et de maîtres en qui l'on a cru que de se séparer d'une épouse adorée, quelque peu puritaine. Ce grand combat de l'âme, cette impossibilité de renfermer en soi la révolution morale qui s'opère sont ce qu'il y a de plus poignant. M^{rs} Ward a rendu assez bien ce déchirement et cette sincérité. D'ailleurs, cette forme moderne du progrès de la pensée et cette préoccupation du problème supérieur à tous les autres suffisent pour expliquer le grand succès du livre. Il est bien écrit ; il y a des descriptions charmantes du Westmoreland ; mais il y a aussi une certaine inexpérience et beaucoup de longueurs. Il y a en outre deux romans l'un dans l'autre, qui gagneraient à ne pas s'étouffer dans le même livre. Mais il ne faut pas comparer cette œuvre avec les chefs d'œuvre aux lignes pures, à la sobriété merveilleuse, à la psychologie profonde de George Eliot.

Ce qui m'a profondément étonnée, c'est que l'auteur de *Robert Elsmere* ne semble pas s'être doutée de l'œuvre de mon mari, de la ressemblance de la fiction qu'elle écrivait avec la vie vécue qu'il a tracée dans ses *Souvenirs*. Elle cite à plusieurs reprises son nom, ses ouvrages, avec une inintelligence surprenante et nulle sympathie. Je ne m'explique cela que par la différence de l'esprit français et de l'esprit anglais. L'esprit français obéit au sentiment qui porte à répandre ce que l'on croit la vérité, en faisant des œuvres aussi générales que possible. *La Vie de Jésus* n'est pas exclusivement destinée à la France. L'esprit anglais, qui arrive aux mêmes conclusions, prêche autour de lui sa doctrine, fonde des écoles, fait des conférences aux pauvres gens qui l'entourent et voudraient bien fonder une église nouvelle, mais cela ne regarde que les Anglais. L'une et l'autre de ces manières d'entendre la diffusion sont excellentes, mais pourquoi ne se comprennent-elles pas ? Le caractère de la femme de *Robert Elsmere* est très-beau, mais je n'aurais pas voulu être cette femme. Quelques autres caractères sont manqués ; celui de l'incrédule bourré de science est une caricature. Enfin, le tout porte le cachet de l'université d'Oxford. Je crois avoir vu à Oxford, précisément, l'auteur de ce livre, car j'y ai rendu visite avec mon mari à une

fort gracieuse M^{me} Ward, qui était petite fille du docteur Arnold, le célèbre Master of Rugby et la cousine de ce Matthew Arnold, poète, celtisant et écrivain remarquable qui était notre ami et qui est mort il y a peu de temps³.

J'espère que la santé de M^{lle} votre sœur se trouve bien de l'automne si doux qui est venu nous consoler de notre été pluvieux. J'aimerais beaucoup à faire sa connaissance personnelle. Faites-vous à votre chère sœur des lectures régulières ? Les nôtres ont un peu languì en ces derniers temps. Nous venons de faire une petite tournée dans le Morbihan et le Finistère ; mon mari avait accepté de présider, avec M. Jules Simon, des inaugurations de statues élevées à Brizeux et à un médecin philanthrope, le docteur Guépino⁴. Il ne s'est pas senti fatigué de ces discours, de ces banquets, de cette foule, au contraire, et il n'a pu qu'être touché, et moi aussi, de l'accueil enthousiaste qu'on lui a fait dans ces petites villes de Bretagne.

Et moi, aussi, j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais je crains de fatiguer vos yeux. Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés et je vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux

Cornélie Renan

¹ *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1888: « Le Règne de David »; 1^{er} août 1888: « Le Règne de Salomon ».

² Mary Ward (1851-1920), auteur du roman *Robert Elsmere* (1888); nièce de Matthew Arnold, elle a épousé le critique d'art Humphrey Ward (1845-1926).

³ Ernest et Cornélie Renan ont fait un séjour à Oxford en avril 1880. « Je compte la sympathie que j'ai trouvée dans ce noble pays pour une des vraies récompenses de ma vie. Cette manière hautement sérieuse de prendre les questions religieuses, ce respect de la liberté d'autrui m'ont été au cœur. Je vous dois certainement, cher ami, une de mes plus grandes jouissances » (E. Renan à Max Müller, 16 mai 1880. *Œuvres complètes*, t. X, p. 828).

⁴ Jules Simon (1814-1896), député républicain, s'intéressa au problème social (*L'Ouvrière*, 1863; *Le Travail*, 1866; *L'Ouvrier de huit ans*, 1867). Il prit position contre le boulangisme en écrivant *Souviens-toi du Deux Décembre*, 1889.

Auguste Brizeux (1803-1858), né à Lorient, chantre de la Bretagne.

Renan prononça son discours à l'inauguration de la statue de Brizeux à Lorient, le 9 septembre 1888 (discours repris dans *Feuilles détachées*, *Œuvres complètes*, t. II, pp. 984-987).

Paris, 24 décembre, 1889.

Cher Monsieur et ami,

Je ne veux pas laisser finir cette année sans vous dire les vœux que je fais pour que la nouvelle vous donne la santé et la paix. La santé de votre chère sœur, surtout, je souhaite qu'elle se consolide, et j'ai l'espoir que sa grande énergie morale, sa force vitale et le merveilleux ressort qu'ont les âmes élevées et douces comme la sienne l'aideront à traverser victorieusement les crises douloureuses qui l'éprouvent. Je le souhaite pour elle, qui éveille des sympathies, même en ceux qui ne la connaissent pas, et pour vous qui avez besoin de sa tendresse.

La pensée des amis absents remplit le cœur dans ces jours si mélancoliques où s'avance tout l'inconnu d'une année entière. La fiction qui a créé les anniversaires et les jours de l'An est si puissante qu'elle impose plus de regrets pour le passé et plus de craintes pour l'avenir qu'à l'ordinaire. Quant aux vœux, ils veulent dire qu'on s'afflige et qu'on se réjouit ensemble.

Nous avons été très éprouvés, en ces derniers temps, par la perte d'amis très chers qui nous ont été enlevés subitement. Mme Gaston Paris, une femme d'une rare distinction d'esprit, qui avait formé autour d'elle un cercle de personnes intelligentes, et qui était un centre d'affections, a succombé, laissant notre pauvre ami dans l'effondrement d'une vie qui a tout perdu ; je l'aimais beaucoup et plus d'une fois elle me manquera.

L'épidémie, que l'on traitait d'abord comme une chose à la mode, devient plus sérieuse, et, dans presque toutes les familles, il y a des malades. Mon mari résiste bien à ces influences, quoique la température exceptionnellement pénible, le fatigue. Il a eu à faire, à deux reprises, des discours sur la tombe de confrères qu'il a perdus, discours prononcés nu-tête, les pieds sur le sol gelé ou détrempé par la pluie, et debout¹. Cependant, il ne s'est pas senti de n'avoir pas reculé devant ce devoir. C'est vous dire que sa santé, si précieuse et si particulière, est plus forte en réalité qu'en apparence. Pour le travail, il y a également des forces surprenantes.

Nous avons cependant, en ce moment, un souci assez grand. Mon fils a pris, il y a huit jours, la grippe, et sur cette indisposition s'est greffée une bronchite qui nous préoccupe un peu, à cause des conditions particulières de sa santé. J'ai toujours à lutter, en fait de maladie, contre ma disposition au pessimisme, mais je sais aussi combien souvent on se trompe en allant jusqu'au bout de ses craintes et je tâche d'apprendre à faire la besogne de chaque jour sans vouloir deviner ce qui arrivera demain.

Je compte parmi les joies que j'ai eues dans cette année qui est si près de finir notre petit voyage du mois d'avril. Cette quinzaine, passée au bord de votre lac, à regarder vos montagnes et à laisser couler la vie a été bonne et me reste chère. Dans l'année qui va commencer, nous vous attendons à Rosmapamon. Nos amis Taine vont très bien cette année. M. Taine travaille beaucoup et sa santé s'est consolidée ; tout va bien de leur côté.

Les écrits de M. Maurice Barrès offrent un exemple curieux du point où peut arriver la maladie littéraire. *Huit jours chez M. Renan* est un morceau d'un genre extraordinaire². Nous croyons nous rappeler que M. Barrès fut amené chez nous en visite par une de nos connaissances de Lannion, mais il n'y est certainement pas resté plus d'une demi-heure ; on n'a parlé que de choses banales, et, pour ma part, je ne l'ai pas vu. Là-dessus, il a broché le récit d'un séjour de huit jours, pastichant des conversations avec mon mari, tantôt avec une rare inconvenance, tantôt avec assez de talent et de bonheur ; la vérité est évidemment ce qui le préoccupe le moins, comme vous voyez. *L'homme libre* est, à ce qu'il paraît, prodigieusement insensé, et l'est volontairement. Je ne l'ai pas lu, trouvant la vie trop courte pour l'employer à cela. Mais on dit que cela ne manque pas de talent. S'il y avait plus de sincérité dans ces divagations, on pourrait attendre un jour de l'auteur des œuvres plus sérieuses, mais je crois qu'il a déjà donné tout ce qui est en lui, et ce n'est curieux que comme phénomène littéraire.

J'aimerais beaucoup à connaître, par vos notes, la philosophie de M. Edouard de Hartmann³. Il y a là tout un ordre de pensées fortes et profondes dont l'étude est féconde en réflexions et je dirai presque en consolations, rien n'étant plus réellement consolant que de sortir de soi-même ou plutôt du monde extérieur. Mais je ne sais quand je pourrai étudier un peu la poésie anglaise. M. Taine admire énormément Robert Browning, qui vient de mourir, surtout ses pièces sur la renaissance et il en a causé l'autre jour avec moi de la manière la plus intéressante. J'aurais bien voulu que vous fussiez là.

A l'année prochaine ; veuillez exprimer à Mlle votre sœur toute ma sympathie, et croyez à mes sentiments affectueux

Cornélie Renan

¹ Obsèques de Pavet de Courteilles, vice-président de la Société asiatique, le 17 décembre; d'Ernest Havet, éditeur des *Pensées* de Pascal et auteur de travaux sur *Le Christianisme et ses origines* (1872-1884), le 24 décembre 1889; tous deux professeurs au Collège de France.

² Maurice Barrès, *Dialogues parisiens*. I - Huit jours chez M. Renan, A. Dupret, Paris, 1888. *Un Homme libre*, Perrin et Cie, Paris, 1889.

³ Eduard von Hartmann (1842-1906), auteur de *Die Religion des Geistes* (1882); a subi l'influence de Schelling, Schopenhauer et Hegel.

Paris, 8 novembre, 1890
Collège de France

Cher Monsieur et ami,

J'ai été bien profondément touchée de vos dernières lettres, à mon mari et à moi. Vous comprenez si entièrement la pensée de mon mari que j'attends toujours votre impression comme celle de la personne idéale pour qui il écrit. Je suis donc très heureuse que le troisième volume d'Israël vous ait paru tenir sa place dignement dans cette œuvre de toute une vie, que l'unité et la sincérité caractérisent¹. Pour moi, j'ai vécu avec tous ces volumes à mesure qu'ils naissaient, je les ai lus, copiés, aimés, discutés jusqu'à être pénétrée de leur doctrine, et mon bonheur est grand quand je rencontre un esprit tel que le vôtre qui partage tous mes sentiments. C'est donc vous que je suis tentée de remercier.

J'espère que le quatrième volume s'achèvera rapidement ; il est déjà assez avancé. Mon mari y travaille chaque jour et les pages de sa belle écriture s'amassent les unes sur les autres, dans la puissante conception du premier jet. Le travail lent et patient viendra après. Un travail sur les Rabbins français du XIV^e siècle, destiné à l'Histoire littéraire de la France, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres continue, alterne avec Israël. La santé de mon mari s'arrange bien de tout ce travail, ou plutôt le travail n'amène qu'un seul inconvénient grave, c'est le retour des douleurs rhumatismales. C'est la fatigue cérébrale et la vie sédentaire qui produisent ces crises très pénibles, mais sans effets durables sur la santé générale. En ce moment, nous sommes dans une période favorable et nous menons encore une vie très calme.

J'ai eu beaucoup de peine à quitter notre solitaire Bretagne ; le charme de ce beau pays se faisait mieux sentir lorsque nous étions tous deux seuls. Il me semblait que la vie matérielle se laissait tellement oublier que le rêve prenait pleine possession de moi, le rêve du souvenir qui ramène le passé idéalisé et le rêve de la pensée qui s'échappe librement et arrive à perdre ses contours précis. C'est ce qu'il y a de plus reposant, à condition de ne pas trop durer. Nous voici rentrés dans notre existence parisienne ; mais heureusement que Paris est encore tranquille dans ce mois-ci. On peut être casanier tant que l'on veut et nous profitons de cette accalmie pour travailler. Quand je parle de travailler, cela ne regarde que mon mari, car pour moi, je ne fais guère que lire, et encore sans beaucoup de méthode. A propos d'une traduction de *Roméo et Juliette*, représentée à l'Odéon, et que nous avons dû aller entendre hier soir, j'ai relu l'original avec une jouissance extrême. La traduction était

médiocre et le jeu des acteurs aussi, mais je venais de passer des heures délicieuses avec Shakespeare. L'amour jeune et éternel, plus fort que la mort, l'amour sans raison, sans étude psychologique, qui est parce qu'il est, comme l'Eternel dans la Bible, fait de la légende de ces enfants de Vérone le type même de la passion pure. A côté de ce poème divin, il y a toute cette intraduisible partie de jeux de mots, de plaisanteries ou d'euphuisme, subtile, que le goût français ne comprendra jamais entièrement.

J'ai beaucoup goûté l'article de M. de Vogüé sur le voyage de Stanley². J'ai connu autrefois la personne avec qui Stanley s'est marié récemment et je ne puis comprendre cette union, car je n'imaginerai pas de sort plus triste pour une âme délicate que d'être associée à cette vie d'action sans scrupules et sans justice.

Je vous remercie d'avoir pensé au plaisir que j'aurais à recevoir votre photographie et de me l'avoir envoyée. J'en ai vu peu d'aussi réussies, et, comme votre chère sœur Marthe³, j'aime à voir autour de moi les portraits de ceux qui me sont chers ; il me semble que vous êtes moins loin de nous quand je regarde cette belle photographie où l'on vous voit penser. Si vous en pouvez retrouver de votre sœur bien-aimée, je serais heureuse d'avoir cette image d'une personne que vous m'avez appris à admirer, ce qui veut dire à aimer.

Suivez bien exactement les conseils de votre oculiste. C'est lorsque les médecins ne sont pas pessimistes qu'il faut leur obéir ; ne vous fatiguez pas trop à ranger vos papiers ; rien n'est plus pénible pour les yeux que les écritures vieilles et jaunies. Pour ma part, je n'ose pas aborder le rangement de ceux de mon mari qu'il m'a autorisée à faire depuis longtemps, mais je vais copier une très intéressante correspondance qu'il a eue avec sa sœur pendant qu'il était au séminaire d'Issy ; je vous en parlerai, à mesure que j'avancerai dans ce travail⁴. C'est la grande consolation que de s'absorber dans le travail et plus d'une blessure cruelle nous fait sentir le prix de ce remède.

Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés et je vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux.

Cornélie Renan

¹ Le troisième tome de *l'Histoire du peuple d'Israël* est sorti de presse en octobre 1890, et Ch. Ritter en remercie Renan dans une lettre du 4 novembre : « On est partagé, lui écrit-il, entre la joie intellectuelle de comprendre enfin quelque chose à ce passé si obscur que vous êtes le premier à nous révéler : — qui donc parmi les hommes même instruits, et en dehors du cercle des hébraïsants, avait la moindre idée de Jérémie, avant de vous avoir lu ? — et l'émotion de toucher à chaque instant à tous ces grands problèmes qui ne sont qu'un seul problème : celui dont vous disiez si bien, il y a trente ans, qu'« il garde toujours son sens profond et sa séduisante nouveauté ». »

² Melchior de Vogüé, « Le voyage de Stanley », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1890.

³ Charles Ritter a perdu sa sœur Marthe au début de l'année 1890.

⁴ Cette correspondance ne paraîtra qu'en 1896, par les soins d'Ary Renan, sous le titre *Lettres intimes* (1842-1845) d'Ernest Renan et Henriette Renan. Précédées de: *Ma sœur Henriette*, Calmann Lévy, Paris.

Rosmapamon, 5 septembre 91.

Cher Monsieur et ami,

Je vois par votre dernière lettre que vous n'avez pas donné suite à votre projet de voyage à Stuttgart et je le regrette un peu, car il me semble que vos bons amis souabes vous entourent de beaucoup d'affection et vous font une aussi douce vie que possible. Mais je comprends bien votre hésitation devant les ennuis matériels d'un déplacement, si petit qu'il soit ; j'éprouve à cet égard une sorte d'appréhension nerveuse qui se dissipe dès que je suis en route, mais qui me rend désagréable l'idée de quitter le milieu où je suis. Et cependant, tout change !

Voici déjà notre séjour à la campagne qui touche à sa fin et je voudrais recommencer les journées paisibles que j'y ai passées ; c'est en faire le plus bel éloge, n'est-il pas vrai ? Août n'a pas été aussi solitaire que juillet, mais le travail reposé, l'intimité de la famille et les heures de promenades, où la conversation et la rêverie silencieuse se mêlent si bien, ne nous ont pas manqué. Mon mari est dans le meilleur équilibre de santé que je puisse désirer ; les habitudes matinales qu'il a pu prendre lui conviennent admirablement. Mais, vous avez raison, l'optimisme de mon mari n'est qu'une vue très indulgente et très ferme à la fois de ce qui l'entoure, c'est l'enveloppe d'un pessimisme inévitable pour ceux qui comprennent la vie comme elle est. Le travail est la grande consolation, la seule, et parfois encore, ne réussit-il pas¹.

Le quatrième volume d'Israël avance, mais à mesure que les chapitres se succédaient sous sa plume, mon mari voyait son sujet s'agrandir, et il a dû, pour ne pas faire un volume trop considérable ou écourter son œuvre d'une manière disproportionnée, se résoudre à couper en deux la fin ; il y aura donc un cinquième volume. Le quatrième paraîtra à la fin de 92 sans doute, mais le cinquième le suivra de très près, mon mari ne voulant faire la coupure que lorsque

tout son manuscrit sera achevé². Le premier des deux volumes ira depuis le retour de la captivité jusqu'aux Macchabées et le second sera consacré aux Macchabées et à Hérode. Mon mari me dit que les ouvrages auxquels il pensait dans la préface que vous citez sont principalement : Ewald, Herzfeld, Graetz, Schürer, Weber et Holtzmann³.

Mes chères copies n'ont guère progressé ; j'écris beaucoup de lettres pendant l'été qui sépare tout le monde les uns des autres, et la vie de famille n'est pas favorable à un travail suivi, lorsqu'on y est en plein. Je le regrette, car rien ne m'intéresse plus que de voir cette formation des idées se faire dès la vingtième année, avec tant de sûreté et d'élévation. Ce sera un jour, lorsque nos enfants publieront cette correspondance, une étude curieuse au point de vue de la psychologie, que de voir la pensée naître complète, ferme, comme elle l'est aujourd'hui, avançant pour ainsi dire la science, et de voir aussi combien d'attaches tendres ont dû être brisées...

Comme vous, j'aime infiniment le dernier livre de Pierre Loti⁴. C'est un esprit naturel et sincère, par son essence même, avec un fond de désespérance que recouvre un goût très vif de la vie, des choses, des êtres. Il n'y a rien de *littéraire* en lui, dit souvent mon mari, qui entend cela en grand éloge. Et la part d'enfantillage qui recouvre le tout me plaît beaucoup. Le chapitre des deux chattes m'a ravie ; j'aime les animaux et j'arrive vite à prêter à ceux que j'aime une intelligence particulière que je prétends découvrir en eux. Il me semble qu'ils ont la même nature que nous, mais infiniment plus limitée ; la quantité d'intelligence diffère plus que la qualité : tels seraient des enfants qui ne seraient pas perfectibles. Je viens d'avoir pendant neuf ans un beau et doux chat noir, M. Minet, qui avait pour moi une affection silencieuse et exclusive qui me touchait beaucoup ; il me semblait apercevoir de la tendresse sous le globe immuable de ses grands yeux verts lorsqu'il me regardait ; je l'ai perdu, mais il s'est éteint après la vie la plus heureuse...

Je ne connais de Vinet que sa Chrestomathie, qui m'a beaucoup servi, et des études critiques sur sa vie et ses œuvres, publiées dans des revues. Il m'est profondément sympathique et j'aimerais à lire les extraits de son agenda dont vous me parlez⁵. Cette âme tendre et honnête m'attire ; quant à la théologie, celle des protestants et celle des catholiques sont également peu satisfaisantes pour ceux qui n'acceptent le surnaturel à aucune dose ; c'est un effort de l'esprit humain toujours vain pour expliquer l'inexplicable. Le protestantisme est, à cet égard, plus inconséquent que le catholicisme, mais il a affranchi la conscience.

Nous ne pouvons encore nous décider à reprendre la vie de Paris, aussi nous persistons à former le projet de passer tout le mois prochain dans le midi. Nous avons renoncé à aller du côté pyrénéen,

craignant l'inconnu sous le rapport du climat et des arrangements matériels ; nous irons soit à Antibes, soit à Beaulieu, sur cette côte de Provence qui me rappelle en certains endroits la Syrie où j'ai passé des jours inoubliables. Nous voulons un petit coin chaud et tranquille où mon mari travaillera, puisque travailler est sa vie, mais où il aura du repos et du loisir. Il vous envoie ses meilleures amitiés. Croyez à mes sentiments de tendre affection

Cornélie Renan

Nous ne partirons d'ici que le 30 ; nous traverserons Paris où nous nous arrêterons trois jours. Il faut que nous soyons définitivement au Collège le 3 novembre, aussi nous attarderons-nous le moins possible.

¹ Recevant quelques mois plus tard les *Feuilles détachées* (Calmann Lévy, 1892), dont la Préface constitue une sorte de testament philosophique, Charles Ritter exprimera avec une émotion particulière, — comme s'il pressentait la mort prochaine de l'écrivain —, sa gratitude pour l'exemple qui lui a été donné :

« En lisant et relisant ce délicieux volume, ma pensée se reportait vivement à trente ans en arrière et à ces journées de février 1862 où nous arrivait l'écho de vos éloquentes paroles au Collège de France et de ce mémorable discours d'inauguration. Et j'étais frappé de ce fait que de ces deux admirables morceaux, le discours de 1862 et la préface d'hier, c'est le second qui marque le plus de sérénité. Ainsi vous avez traversé sans fléchir cette longue, cette douloureuse épreuve de la vie. Grande leçon pour tous et que surtout je m'applique à moi-même, dans ma disposition si aisément affaissée et découragée. Les pessimistes nous disent qu'il n'y a pas de milieu pour l'homme entre la douleur et l'ennui, entre la frivolité et le désespoir. Et que de fois nous sommes tentés de leur donner raison ! Mais pendant ces trente années vous nous avez montré, cher et vénéré maître, par la parole et par l'exemple, qu'il n'y a qu'une voie de salut, le travail, qui d'une part calme et apaise, et qui de l'autre, nous donne (dans cette obscurité de nos destinées) la petite lueur qui nous guide et nous console » (à Ernest Renan, le 25 février 1892).

² Le tome V de l'*Histoire du peuple d'Israël* porte à la fin la mention : « achevé le 24 octobre 1891 ». Cependant il ne paraîtra, ainsi que le tome IV, qu'en 1893, par les soins de Cornélie Renan.

³ Heinrich Ewald (1803-1875), orientaliste et historien de l'Ancien Testament.
Lévi Herzfeld (1810-1884), rabbin et historien du judaïsme.
Heinrich Graetz (1817-1891), historien du judaïsme.
Emil Schürer (1844-1910), historien du peuple juif.
Georg Weber (1808-1888), auteur d'une histoire universelle.
Heinrich Holtzmann (1832-1910), professeur de Nouveau Testament.

⁴ Pierre Loti, *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, Calmann Lévy, 1891. Dans ce recueil de pages diverses, le récit intitulé « Vies de deux chattes », qui y tient une place importante, est introduit par les lignes suivantes :

« J'ai vu souvent, avec une sorte d'inquiétude infiniment triste, l'âme des bêtes m'apparaître au fond de leurs yeux; — l'âme d'un chat, l'âme d'un chien, l'âme d'un singe, aussi douloureuse pour un instant qu'une âme humaine, se révéler tout à coup dans un regard et chercher mon âme à moi, avec tendresse, supplication ou terreur... Et j'ai peut-être eu plus de pitié encore pour ces âmes des bêtes que pour celles de mes frères, parce qu'elles sont sans parole et incapables de sortir de leur demi-nuit, surtout parce qu'elles sont plus humbles et plus dédaignées. »

⁵ D'après M. le professeur Henry Meylan, que nous remercions de ces précisions, les agendas de Vinet, sorte de journal intime rédigé en notes brèves et tenu dès 1834, sont restés jusqu'à ce jour inédits, à l'exception des extraits qu'en donne la biographie d'Eugène Rambert: *Alexandre Vinet, Histoire de sa vie et de ses œuvres*, Edit. Georges Bridel, Lausanne, 1875. C'est donc vraisemblablement par cette étude, rééditée à plusieurs reprises, que Ritter en a eu connaissance.

Marlotte, près Fontainebleau,
14 avril 1892

Cher Monsieur et ami,

Je vous écris, beaucoup plus tard que je n'eusse voulu, d'un petit coin de la forêt de Fontainebleau où nous sommes venus chercher le grand air qui hâtera la guérison complète de mon mari. Nous sommes ici dans un vrai village, à l'installation rustique, mais notre horizon de plaines vertes n'est borné que par des bois de pins ou des rochers de grès; on y respire à pleins poumons. Bien que nous ne soyons arrivés que d'hier, je trouve que mon mari dort mieux et a retrouvé un peu d'appétit. Il lui reste, du terrible zona qui l'a tant fait souffrir, des névralgies qui n'ont pas beaucoup de rémission et qui ne se calment que par l'immobilité. Cette douleur est assez vive pour empêcher presque tout travail suivi et pour rendre même la parole fatigante. La seule chose que mon mari ait pu faire en ces derniers temps a été son cours qui lui servait un peu de consolation. Je crois cependant que nous sommes bientôt au bout de cette épreuve; le changement d'air est ce qu'il y a de plus efficace dans l'état où est mon mari. Quel triste hiver nous avons passé! Ce qui m'a réellement soutenue était l'absence de toute inquiétude sérieuse. Mais parfois encore j'en arrivais à craindre, malgré les assurances des médecins; mon mari lui-même ne s'est jamais senti atteint profondément. Ce qui était désolant était de ne pouvoir travailler, ni remplir aucun devoir, sauf le cours. Les Rabbins français se sont

pourtant finis, peu-à-peu et mon mari compte faire ici une première lecture des épreuves de son quatrième volume d'Israël. Nous resterons ici, si le temps continue à être beau jusqu'au 25 (écrivez toujours au Collège), mais nos projets sont un peu incertains. Dès que mon mari se sentira mieux, il sera pressé de reprendre ses occupations.

Quoique soumis à tous les caprices de ses douleurs névralgiques, il a pu servir de parrain académique à Pierre Loti, le jour de sa réception. La séance était une des rares séances originales que j'aie vues à l'Académie française. Le discours n'est pas ce que Loti a écrit de plus charmant, ce genre de critique littéraire n'étant pas du tout son fort ; mais il y avait encore ce mélange de tristesse profonde et d'imagination enfantine sincère qui rend ses ouvrages si vrais et si particuliers. Sa désespérance est bien celle d'un descendant de protestants étroits qui a renoncé à leur croyance et à toute croyance ; elle a quelque chose de desséché et d'absolu qui n'est pas le tour d'esprit du catholique qui a perdu la foi, mais qui conserve un vague espoir de l'au-delà. A côté de cela, Loti ose tout dire ; il ose parler de siens et de lui-même au grand public. On le lui a beaucoup reproché à propos de son discours de réception, mais il n'est pas si facile qu'on pense de parler de soi et de ne pas douter que le public ne s'y intéresse, ni surtout d'y réussir. Il y faut une grande naïveté et beaucoup de talent et Loti ne manque ni de l'un ni de l'autre.

Votre impression sur David Griève est beaucoup plus juste que la mienne, étant plus intelligente¹. Assurément, il y a là un effort sérieux et l'œuvre gagne beaucoup à être jugée par comparaison. Il n'y a pas de concession à la convention religieuse dans le caractère du héros. Mais la plupart des autres personnages sont si exagérés qu'il n'y a personne qui éveille de l'intérêt dans cette histoire. J'ai eu si peu le temps de lire en ces derniers temps que je ne suis plus au courant de rien. Pourtant, j'ai lu le dernier livre de Loti : « Fantôme d'Orient », qui est un de ses plus purs ouvrages comme forme et un de ceux où il a le plus parlé de lui, car c'est le récit d'une visite qu'il fait à Constantinople pour chercher la tombe d'une personne chère². J'ai apporté ici le livre d'Emile Ollivier sur Michel-Ange, avec un peu de défiance, mais j'ai de la sympathie pour cet esprit distingué et cultivé que sa faiblesse dans un moment décisif de notre histoire a rendu le bouc émissaire portant le poids de tous nos malheurs³.

Je vous envoie une photographie de mon mari dans son cabinet qui est, sinon celle du « Monde Illustré », du moins de la même collection et du même temps. Je trouve celle-ci meilleure et elle contient en même temps le portrait de notre chat, que nous avons perdu l'année dernière, après neuf ans d'amitié mutuelle ; il s'appelait M. Minet, et comme vous le voyez, il s'installait sur la table de travail de mon mari à une place fort incommode, mais d'où mon mari

n'osait le déranger pour ne pas lui faire de la peine, disait-il. Ce grand fauteuil, au fond du cabinet, alors tout chargé de livres, est celui sur lequel mon mari a passé tout cet hiver, lorsqu'il souffrait.

Je vois que vous n'êtes pas encore parti pour Stuttgart puisque vous ne m'en avez rien dit. Quels sont vos projets pour cet été et êtes-vous satisfait de votre santé ?

Mon mari vous envoie ses meilleures amitiés. Croyez à ma vive affection

Cornélie Renan

¹ Sur ce livre de Mary Ward, paru en 1892, Cornélie Renan s'exprime déjà en ces termes dans une lettre qu'elle adresse à Ritter le 31 janvier 1892:

« [...] j'ai entrepris la lecture du volumineux roman nouveau qui doit faire pendant à « Robert Elsmere ». Cette « History of David Grieve » me paraît meilleure comme roman et encore plus faible comme théologie que son célèbre précédent. Cette fois, cela me paraît être l'histoire d'un esprit qui n'a eu d'autre culture que celle qu'il s'est donnée à lui-même, d'un esprit pratique qui n'a jamais subi l'influence des milieux religieux où il a vécu, et qui arrive à la foi à la fin de sa vie. Je ne sais encore par quel chemin l'auteur arrive à cette conclusion; il est plus facile d'expliquer comment on perd la foi que comment on la retrouve. Je suis plongée dans des descriptions jolies, mais prolixes, de la campagne du centre de l'Angleterre, des « revivals », du monde ouvrier de Manchester, etc. »

² Pierre Loti, *Fantôme d'Orient*, Calmann Lévy, 1892.

³ Emile Ollivier, *Michel-Ange*, Garnier, 1891.

Rosmapamon, 15 sept. 92

Cher Monsieur et ami,

Vous qui êtes à un si haut degré, l'ami de notre esprit et de notre cœur, vous n'avez pas été loin de ma pensée pendant les pénibles semaines que je viens de traverser, croyez-le bien. Mais on n'écrit pas quand on veut à ceux à qui l'on n'écrit jamais d'une manière banale, et ce ne sont pas les seules occupations matérielles qui en empêchent.

Mon mari ne se trouve pas aussi bien de l'admirable saison que nous avons ici que je l'avais espéré. Est-ce encore la névralgie ?

Est-ce un état dont elle est la conséquence ? C'est là un point obscur ; ce qui est certain, c'est que quelques symptômes qui me préoccupent se sont accentués et que mon mari veut absolument rentrer dans son cher Collège de France le plus tôt possible. J'organise ce retour et nous rentrerons probablement à Paris le 18, dimanche prochain.

Nous avons jusqu'à hier continué nos promenades en voiture et nous leur avons dû de douces heures. Nous aimons tout de ce pays ; la nature y a une originalité profonde, les gens y ont une bonté native très touchante chez les humbles. Que de fois un paysan rencontré sur la route n'est-il pas venu en aide à mon mari pour le soutenir quand il descendait de sa voiture ou y remontait ? Et cela avec une instinctive délicatesse de cœur que donne seule l'« humanité », le sentiment de solidarité dans toute sa simplicité.

Quand nous serons rentrés au Collège, nous examinerons sérieusement avec les médecins la question du voyage dans le midi ; ce sera un voyage de convalescence. J'ai été bien touchée du désintéressement d'affection que vous m'avez témoigné à ce sujet ; c'est d'un véritable ami de ne chercher dans l'amitié que les jouissances bonnes à celui qu'on aime.

Si j'ai peu écrit ces derniers temps, j'ai moins lu encore. Cependant, j'ai tâché de fixer mon esprit à quelque chose pour en garder la lucidité, utile quand on a des malades chéris à soigner. A part les journaux et les revues, je n'ai lu qu'un seul livre en français ; il m'a révoltée : ce sont les lettres de Stendhal à sa sœur¹. A mes yeux, l'amour fraternel est le plus grand de tous peut-être, le plus pur, le plus élevé. Une sœur est quelquefois une créature d'élite comme l'Henriette Renan que j'ai tant aimée, comme la Marthe Ritter qu'il ne m'a pas été donné de voir de près, mais pour qui j'ai conçu tant d'admiration. Mais si même elle ne sort pas de la moyenne ordinaire, que penser d'un frère qui fait à sa sœur des confidences du genre de celles que Stendhal fait à la sienne, des conseils qu'il lui donne, des lectures qu'il lui recommande. Cette corruption, étalée avec plus de cynisme que de talent, à l'adresse de celle qu'un homme doit protéger ou vénérer entre toutes les femmes est horrible. Ne le lisez pas, car vous ne pourriez pas n'en être pas indigné. Je suis retournée à quelques bons livres d'histoire ; cela du moins est sain.

Ecrivez-moi maintenant au Collège et croyez à ma sincère et profonde affection

Cornélie Renan

¹ Stendhal, *Lettres intimes*, Calmann Lévy, 1892.

« Ne perds pas mes lettres, écrit Stendhal à sa sœur Pauline, elles nous seront utiles à tous deux: à toi, tu pourras comprendre par la suite ce que tu n'as pas saisi d'abord, à moi, elles me donneront l'histoire de mon esprit » (21 floréal an XII).

L'auteur de la *Chartreuse* exprime dans cette correspondance ses « pensées toutes crues » avec une entière liberté et un art consommé de la formule à l'emporte-pièce, par exemple :

« La philosophie est l'art de rendre heureux: pour cela, plaisantons de tout; rions sur chaque chose. Ceux qui raisonnent si longuement et si sérieusement sont les plus faux des hommes; ils passent, à chercher pesamment les moyens de jouir, le temps qu'il faudrait employer à jouir » (p. 87).

« Une femme doit d'abord être mariée; c'est ce qu'on lui demande; après, elle fait ce qu'elle veut » (p. 229).

« Prends patience jusqu'à ton mariage; une fois mariée, tout prend une autre couleur; avec un peu d'attention, et l'art de faire croire à ton mari qu'il a plus d'esprit que toi, tu feras à peu près ce que tu voudras et seras enfin heureuse à ta manière » (p. 233).

9 octobre 1892

Cher Monsieur et ami,

Vous écrire à vous, qui avez tant aimé celui que je pleure et qui avez vraiment compris cette grande âme, ce n'est pas un pénible effort; c'est au contraire suivre le penchant de mon cœur, pleurer doucement en parlant de lui.

Quand je vous écrivais cet été, j'étais à peine inquiète, tant je croyais la névralgie la seule maladie dont mon bien aimé fût atteint; j'étais simplement affligée de la durée de ce mal. Mais lui, avec sa lucidité et sa force, il se voyait mortellement atteint depuis le commencement de l'année. Il me le disait et je ne voulais pas, je n'osais pas le croire. Ce qu'ont été notre dernier hiver et cet été, cette lutte contre l'affaissement physique, ces moments arrachés à l'épuisement du corps pour les donner à son cours et à l'achèvement de travaux qu'il regardait comme essentiels, je ne puis le dire, tant le souvenir en est atrocement douloureux. Tant de sérénité et de courage, tant de tendresse et de résignation ne peuvent appartenir qu'à une âme pure comme la sienne.

La fin a été accueillie par lui avec la même paix de conscience, la même clarté. Il me disait que sa seule, sa grande douleur en quittant la vie était de me laisser, car il ne pouvait concevoir comment je vivrais sans lui. Mais il ajoutait que pour lui, il ne regrettait pas l'existence, qu'il avait été heureux, qu'il avait terminé son œuvre.

Ses dernières heures ont été d'une douceur pénétrante. La journée du 30 septembre, il l'a passée à presser ma main dans la sienne, à me regarder de son bon regard, à me sourire et à me dire ces mots de tendresse que se répètent ceux qui s'aiment comme nous nous aimions. Ses paroles que rapporte le « Times », il me les a dites à peu près¹. Jamais une minute de défaillance dans ce cerveau si admirable, ni d'égoïsme dans ce cœur si aimant. Il voyait bien que le travail cérébral l'avait tué, mais il me disait qu'à ce travail était due toute son œuvre, et cela est vrai. Tout ce qu'il a écrit sur la mort, il l'a jusqu'au bout pensé et mis en pratique. La vérité a été la base de sa vie et de son œuvre.

Ma vie est brisée, comme il voyait bien qu'elle le serait. Cependant, il a voulu me donner le courage de vivre en me laissant la plus lourde des tâches, celle de disposer de ses papiers, de publier ce que je jugerais devoir donner au public. Quand je lui objectais mon impuissance à remplir une telle tâche, il me disait : « Nous avons toujours été d'accord dans les grandes choses, vous savez ce que je pense sur tout. » Cela m'écrase. Bientôt je vous parlerai de tout cela plus en détail ; je vous demanderai vos conseils, car l'affection que nous avons pour lui, sera un lien éternel entre nous, c'est-à-dire aussi éternel que nous-mêmes. Peut-être nous reverrons-nous un jour, et parlerons-nous de lui ensemble...

Croyez à ma bien tendre et profonde amitié

Cornélie Renan

¹ Renan aurait dit: « Otez ce soleil de dessus l'Acropole », puis: « J'ai bien mérité de mourir dans un beau rayon de soleil. »

Cité par François Millepierres, *La Vie d'Ernest Renan sage d'Occident*, Librairie Marcel Rivière, Paris, 1961.

Pendant les deux ans qui suivront la mort de son illustre époux et jusqu'à la sienne propre, Cornélie Renan ne cessera de correspondre avec Charles Ritter. S'efforçant d'obéir de son mieux au mot d'ordre qu'il lui avait laissé: « Vous continuerez ma vie », devant les questions que lui posent la publication des derniers tomes de l'*Histoire du peuple d'Israël*, laissée en suspens, celle des inédits et de la correspondance, elle trouve en Ritter un précieux confident: « Nul, lui écrit-elle le 31 décembre 1892, ne peut me donner des conseils meilleurs que les vôtres, nul n'a plus que vous vécu avec la pensée de mon mari. » Puis, se tournant vers ce passé exceptionnel qui a été

le sien, il lui apparaît également comme un devoir d'en fixer les moments les plus heureux :

« ... je remonterai le cours du temps, si je le puis, pour dire aussi les faits et surtout les conversations, les réflexions du temps où nous nous sommes connus, nos longues fiançailles, notre vie avec sa sœur et sa mère, nos beaux voyages, nos amis... » Un récit très simple, sans prétention littéraire: « je me figure souvent que c'est une longue lettre que je vous adresse » (28 février 1894).

Quelques semaines plus tard, le 3 mai 1894, elle envoie à Ritter le manuscrit et l'épreuve corrigée de la préface que Renan avait écrite pour sa traduction des *Essais d'histoire religieuse* de Strauss¹, et elle ajoute :

« Si vous le voulez bien aussi, je vous communiquerai ce que j'ai déjà préparé de souvenirs sur lui. Vous me direz ce que vous en pensez, — au vrai, j'en suis sûre.

Au revoir, car je ne puis croire que nous ne nous reverrons pas, au revoir. Conservez-moi votre précieuse amitié et croyez à ma profonde et vive affection. »

Ce devait être ses dernières lignes².

Gilbert GUIBAN.

¹ C'est par l'œuvre de D. F. Strauss que Ritter était entré en relation avec Ernest Renan : après lui avoir envoyé en 1868 sa traduction de *Deux Discours*, éditée à Genève, il lui demandera son patronage pour un recueil de *Mélanges*, ce que Renan accepte « de grand cœur » en exprimant son admiration pour le philosophe allemand : « Vous nous aiderez, ajoute-t-il, à nous mettre en rapport » (11 mars 1878).

La préface dont parle Cornélie Renan est celle de cet ouvrage: D. F. Strauss, *Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires*; traduit de l'allemand par Charles Ritter. Introduction d'Ernest Renan. M. Lévy, 1872.

Sur la suite des relations entre Renan et Strauss, voir notre étude : « Entre Renan et D. F. Strauss: les bons offices de Charles Ritter », in *Mélanges de littérature française offerts à M. René Pintard*. Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, XIII, 2, Strasbourg, 1975.

² Le 23 mai 1894, Ary Renan fait part à Charles Ritter du décès de sa mère, survenu la veille, et « sachant, écrit-il, l'estime et l'affection qu'elle avait pour [lui], [il] considère comme un devoir de [lui] donner quelques détails sur les courtes, affreuses, fatales journées qui viennent de s'écouler ».